

de dards. Le ronflement des cordes et le crissement des traits empennés se mariaient au hurlement des bêtes et aux cris d'admiration des spectateurs. Les loups, les panthères, les ours, et ce qui restait d'hommes encore vivants, tout s'effondrait côte à côte. Ça et là un lion, sentant dans son flanc la morsure d'un dard, tournait d'un mouvement brusqué sa gueule ridée de fureur, afin de saisir et de broyer le bois. D'autres gémissaient de douleur. Les menues bêtes, en une panique effroyable, parcouraient aveuglément l'arène, ou bien se heurtaient la tête contre les barreaux. Cependant les flèches ronflaient sans trêve, et bientôt tout ce qui vivait s'affaissa dans les dernières secousses de l'agonie.

Alors sur la lice se ruèrent des centaines d'esclaves armés de bêches, de pelles, de balais, de brouettes, de corbeilles pour ramasser, emporter les intestins, et de sacs remplis de sable. Bientôt la piste entière fourmilla de leur activité fiévreuse. En un clin d'œil on eut enlevé les cadavres, nettoyé le sang et les excréments, labouré, ratissé, et couvert l'arène d'une forte couche de sable sec. Cela fait, des amours s'élançèrent qui éparpillèrent des pétales de roses et de lis. On alluma à nouveau les encensoirs et l'on retira le velarium, car le soleil était déjà considérablement descendu.

La foule se regardait avec étonnement, se demandant quel spectacle l'attendait encore ce jour-là.

Un spectacle l'attendait, auquel personne n'était préparé : César, qui depuis un certain temps avait quitté l'ostre, apparut soudain sur l'arène fleurie, vêtu de pourpre et couronné d'or. Douze chanteurs le suivaient, armés de cithares. Lui, un luth d'argent à la main, s'avança d'un pas solennel jusqu'au centre, salua à plusieurs reprises, et leva les yeux au ciel. Un moment il resta ainsi, comme pour attendre l'inspiration ; puis, frappant les cordes, il commença :

O fils de Latone, divin Rayonnant,
Roi de Ténéde et Chios, roi de Chryse,
Qui sous ton égide avait pris
Ilion, la ville sacrée...
Au courroux des Atrides pourquoi
Le livrer ? et souffrir, ô Sminthée !
Que sur les autels sacro-saints,
Fumant à ta gloire éternelle,
Jaillisse le sang des Troyens ?
Que sur tes autels rejaillisse le sang !...

O toi, qui lances au loin la flèche d'argent,
Vers toi des vieillards les mains vénérables
S'élevèrent. Vers toi des mères les cris,
Implorateurs de pitié.
Mais, plus dur que le roc, ton cœur fut, ô Sminthée !
Inclément à l'humaine douleur.

Le chant se muait peu à peu en une élégie plaintive et remplie de douleur. Le cirque s'était tu. César reprit son hymne :

De la voix de ta lyre divine, tu as
Couvert les prières, les cris, les soupirs,
Insensible Sminthée ! Mais, encore aujourd'hui,
L'œil, ainsi qu'une fleur qu'emperla la rosée,
De larmes s'abreuve, ô douleur !
Quand au son de mon âme soudain ressurgit,
Du lugubre linceul de ses ruines anciennes,
Le jour d'épouvante, le jour d'incendie,
Sminthée ! où était Sminthée en ce jour ?

La voix de Néron se brisa, et ses yeux s'humectèrent. Aux cils des vestales brillèrent des larmes ; le peuple qui écoutait, muet, éclata soudain en une interminable tempête d'applaudissements.

Cependant, au dehors, par les vomitoires, ouverts pour l'aération de l'amphithéâtre, parvenait les grincements des tombereaux où l'on déposait les restes sanglants des chrétiens, des hommes, des femmes et des enfants, afin de les transporter vers les épouvantables fosses communes.

Et l'apôtre Pierre saisit de ses deux mains sa tête blanche et tremblante, et s'écria en son âme :

" Seigneur ! Seigneur ! à quel homme as-tu confié l'empire du monde ? Et pourquoi veux-tu que ta ville soit créée en cette ville ? "

HENRYK SIENKIEWICZ.

Traduction du B. Kozakiewicz et J.-L. de Janasz).

LES AMÉRICAINS ET LES CHINOIS

JUGÉS PAR UN CHINOIS

L'honorable Wu-Ting-Fang, ministre de Chine à Washington, établit un curieux parallèle entre les deux peuples les plus dissemblables du globe : les Américains et les Chinois. Le jugement de cet observateur intelligent est plein d'intérêt et ne marque pas d'originalité, quoique empreint de quelque chauvinisme. Cet éminent fils du Ciel, fidèle à Confucius, n'admire pas sans réserve les Antipodes, fin de siècle.

Ce qui, par-dessus tout, a semblé choquer Wu-Ting-Fang, c'est le sans-gêne, le mépris des cérémonies qui est une des caractéristiques des mœurs yankees. " Time is money," dit-on en Amérique comme en Angleterre. Cet adage n'aurait aucun succès en Chine où le premier souci d'une personne bien élevée est une extrême politesse. Manquer de civilité à quelqu'un, abrégé les cérémonies qu'impose la déférence, serait une honte.

Lorsqu'un Chinois de qualité doit faire une visite amicale ou assister à quelque réunion officielle, sa dignité exige qu'il s'y rende dans une chaise portée par quatre gaillards choisis. Au lieu de s'habiller pour ces fêtes, le Chinois se dévêt, c'est à dire qu'en arrivant il enlève ses vêtements de dessus, — généralement fort riches, — et ne garde que le dessous pour être à son aise à table. Wu-Ting-Fang, qui a déjà vécu plusieurs années parmi les Américains, en est encore à se demander comment les Yankees, habillés comme ils le sont, peuvent jouir d'une partie de plaisir quelconque.

La raideur et la justesse des vêtements modernes seraient, pour le Chinois, un empêchement à toute création.

L'Américain se lave les mains avant de se mettre à table ; le Chinois le fait après les repas, mais il ne se contente pas d'un bol d'eau tiède, il lui faut de larges cuvettes et quantité de savon et de serviettes que des domestiques tiennent tout prêts. On ne doit jamais être plus de huit personnes à une table ; c'est, paraît-il, le nombre idéal pour la conversation. Les hommes seuls peuvent prendre part aux banquets, les femmes en sont exclues. L'art du découpage si apprécié au Nouveau Monde est inconnu en Chine où l'invité ne voit jamais la bête qu'il va manger découpée habilement sous ses yeux. Les viandes arrivent sur la table servies en morceaux, ce qui rend superflu l'usage des couteaux, ustensiles considérés comme dangereux.

Wu-Ting-Fang a été fortement impressionné en Amérique par la diversité des types qu'on y rencontre dans une même race. Il s'étonne qu'on y voie souvent, dans la même famille, des personnes aux cheveux noirs, au teint bronzé, à côté d'autres à la peau blanche et aux yeux clairs. La race chinoise n'a pas de ces surprises : elle est homogène. Chez les femmes, on prise beaucoup une figure ovale aux traits réguliers et des cheveux noirs.

L'indépendance de caractère des Américains n'a pas été sans étonner beaucoup le ministre Wu-Ting-Fang. En Amérique, les manières des subalternes vis-à-vis des supérieurs sont pleines de familiarité et de bonhomie ; l'humanité et la réserve y seraient déplacées, pendant que le Chinois est profondément respectueux. Wu-Ting-Fang rend hommage à l'esprit et à l'intelligence du Yankee, mais fait remarquer que le Chinois, s'il n'est pas brillant, n'en a pas moins des qualités solides. Quand un marchand chinois dit : " oui " en affaires, sa parole vaut une signature. Aux Etats-Unis, on demande plus de garanties.

Un autre trait de mœurs que n'approuve pas le ministre de Chine est l'attitude qu'ont les enfants américains envers leurs parents. La nature des Chinois est si essentiellement imbue de respect filial qu'il est incapable d'admettre le point de vue où se placent les familles du Nouveau Monde. Les parents Chinois exigent de la part de leurs enfants une obéissance entière, et ils ne sont jamais déçus dans leur attente. Les enfants américains sont obéissants parfois seulement. En Chine, le père gouverne par autorité, le papa aux Etats-Unis persuade par affection. Les pa-

rents chinois disent solennellement à leurs enfants : " C'est votre devoir de m'obéir ". Et les enfants croiraient commettre un crime en s'opposant à leurs volontés. Les parents américains se contentent de s'exprimer ainsi : " Vous me contrarierez beaucoup en faisant autrement et je serai obligé de vous priver de ceci ou de cela. Et l'enfant agit à sa guise.

Soutenir ses vieux parents est le devoir le plus sacré du Chinois. La jeune fille, en se mariant, quitte sa famille pour suivre son mari, mais le jeune homme n'abandonne jamais ses parents pour sa femme. Il continue à vivre avec eux après son mariage ; et lorsqu'il y a plusieurs garçons et que la vie patriarcale n'est pas possible, chaque fils tient à honneur de contribuer au bien être des vieux. Aussi les parents chinois considèrent-ils les familles nombreuses comme bénies du ciel, tandis que n'avoir pas d'enfants est pour eux une vraie calamité.

Il y a cependant deux points où Wu-Ting-Fang proclame hautement la supériorité des Etats-Unis sur la Chine et abdique volontiers de vieux scrupules en faveur de la civilisation moderne ; ces deux points sont : le rôle de la femme et l'éducation des enfants en Amérique. Le ministre raconte, dans le *Frank Leslie's Popular Monthly*, que tout d'abord il avait été stupéfait de la place qu'occupe aujourd'hui l'Américaine dans le monde social et commercial ; il se demandait avec inquiétude si les femmes, en usurpant la place des hommes, n'allaient pas exercer une influence néfaste sur toute la nation. Le rôle de la femme en Chine est infiniment plus simple, il consiste uniquement à être épouse et mère ; aucune n'a jamais nourri la chimère de briller en des fonctions publiques. Après trois ans d'observation, Wu-Ting-Fang est obligé de convenir que l'émancipation féminine en Amérique a relevé la condition de la femme sans porter préjudice à la nation.

Quand à la deuxième question qui comprend le système d'éducation aux Etats-Unis, le ministre en est émerveillé ; il avoue en même temps que l'enseignement est bien défectueux dans le Céleste Empire. Comme exemple il raconte qu'après cinq années d'école, il savait, comme enfant, lire couramment et répéter par cœur des volumes entiers et classiques, mais sans en comprendre le sens ; et l'explication des choses apprises n'a jamais suivi, dans les classes supérieures. La langue écrite des Chinois est si différente de la langue parlée que la faculté de lire intelligemment n'est pas facile à acquérir. Une bonne méthode pour simplifier ces difficultés y serait nécessaire. Aussi Wu-Ting-Fang a-t-il été vivement frappé par la mode d'enseignement aux Etats-Unis. Les *Kindergarten*, surtout lui paraissent ingénieux ; il loue hautement le côté pratique d'une éducation où les exercices manuels comme la charpenterie, la menuiserie, le dessin pour les garçons, la couture et la cuisine pour les filles ne sont pas dédaignés ; les yeux, les oreilles, les mains et l'esprit reçoivent également des leçons. Une seule chose y est oubliée : la discipline, et en fait de politesse, il paraît que les petits Chinois pourraient en remonter aux enfants de la libre Amérique.

Conclusion : Américains radicaux et Chinois conservateurs sont encore loin de la perfection ; les uns comme les autres ont leurs défauts et leurs qualités. La vérité doit être entre les deux.

TH. MANDEL

LE BŒUF ET LA MOUCHE

Un bœuf paissait le long d'un pré,

Quand sur sa tête une mouche se pose :

" Si je te gêne en quelque chose,

Parle, lui dit l'insecte, et je m'envolerai."

Le bœuf répond tranquille à la mouche empressée :

" Bien, ma petite, je t'entends,

Tu fais assez de bruit depuis quelques instants ;

Mais dis-moi donc sur quelle corne es-tu posée ? "

Avis aux gens de rien qui font les importants !

FREDÉRIC BATAILLE.